



**HAL**  
open science

## **Claude Simon géographe et ses lieux de mémoire**

Jean-Yves Laurichesse, Jean-Louis Tissier

► **To cite this version:**

Jean-Yves Laurichesse, Jean-Louis Tissier. Claude Simon géographe et ses lieux de mémoire. Carnets de Chaminadour, 11, 2016, Maylis de Kerangal sur les grands chemins de Claude Simon. <hal-01873642>

**HAL Id: hal-01873642**

**<https://hal.science/hal-01873642v1>**

Submitted on 17 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Claude Simon géographe et ses lieux de mémoire

JEAN-YVES LAURICHESSE ET JEAN-LOUIS TISSIER

**Agnès Castiglione :** Je vous présente Jean-Yves Laurichesse et Jean-Louis Tissier, qui vont s'entretenir tous les deux à propos de *Claude Simon géographe* et de ses *lieux de mémoire*. Jean-Louis Tissier est un vieil habitué, un ami de Chaminadour. Il est déjà venu ici pour nous parler de Julien Gracq. Il est professeur de géographie humaine à l'université Panthéon-Sorbonne, et il continue à travailler sur l'œuvre de Julien Gracq. Il s'occupe, en particulier, de la Chambre des cartes à Saint-Florent-le-Vieil. Jean-Yves Laurichesse est professeur à l'université Toulouse-Jean Jaurès. Il est spécialiste de Claude Simon mais aussi de Jean Giono, sur lequel il a accompli un grand nombre de travaux, et d'autres écrivains comme Richard Millet. Il est lui-même écrivain. On lui doit cinq beaux romans, tous parus aux éditions Le Temps qu'il fait. Le dernier titre, paru cette année, est *La Loge de mer*. Nous vous écoutons avec attention.

**Jean-Louis Tissier :** Merci Agnès. Jean-Yves et moi-même avons passé l'été à nous entretenir sur ce sujet. Jean-Yves a construit ce PowerPoint et je lui ai apporté de légers compléments. C'est une entorse à la pure littérature, mais nous avons pensé que l'œuvre de Claude Simon nous autorisait à ce recours iconographique. Car elle est scandée par des images, par des photos, par des dessins, et même ici, une carte. Disposer de ces images projetées, nous a paru aider à la compréhension de notre exploration, qui est au croisement de la généalogie et de la géographie.

**Jean-Yves Laurichesse :** Effectivement, nous avons pensé que pour donner un fil conducteur à notre conversation semi-improvisée, quelques images, quelques citations, permettraient une sorte de parcours dans la géographie simonienne — bien sûr parcours partiel, parce que toute l'œuvre de Claude Simon est géographique, mais nous espérons en montrer les aspects principaux. En épigraphe, une petite citation d'un texte peu connu de Claude Simon qui s'intitule « Lieu » :

« Tout spectacle, tout paysage [...] qui font l'objet d'une description (ou d'une peinture) sont, [...] avant tout, la description (ou la peinture) de l'univers particulier et constitutif de celui qui tient la plume ou le pinceau <sup>1</sup>. »

Je crois que c'est une idée à la fois simple et fondamentale. Un peu plus loin, Claude Simon parle de tout paysage comme paysage intérieur, donc cette géographie est évidemment une géographie intérieure, en même temps qu'en prise constamment sur la mémoire et le vécu.

Les premières citations et les premières images concernent ce que nous avons appelé des initiations. Il nous a semblé en effet que dans l'œuvre de Claude Simon, fondée sur le vécu, il y avait un certain nombre de moments d'initiations géographiques qui souvent sont aussi des initiations historiques.



© D. R.

La première image est une image des champs de bataille de la guerre de 14, ceux-là mêmes sur lesquels l'enfant va aller chercher la tombe du père dans le début de *L'Acacia* qui a été lu ce matin. C'est un peu plus loin dans le texte :

« [...] il pleuvait sur le paysage grisâtre, le cercle de collines sous lesquelles achevaient de pourrir les corps déchiquetés de trois cent mille soldats, sur les champs

1. *L'Humanité*, 9 décembre 1977, série « Lire le pays avec 100 écrivains », reprise dans *Lire le pays. Balades littéraires*, Nantes, Le Passeur, 2004, p. 369.

grisâtres, les maisons grisâtres — ou plutôt ce qu'il en restait, c'est-à-dire comme si tout, collines, champs, bois, villages, avait été défoncé ou plutôt écorché par quelque herse gigantesque et cahotante [...] <sup>2</sup>. »

Pour cette première initiation, Claude Simon a six ans, c'est un de ses premiers souvenirs d'enfance. Il le dit lui-même, et quel souvenir d'enfance ! C'est à la fois une initiation à la géographie et à l'histoire. Une initiation, je dirais, à l'histoire par la géographie. Dans ce paysage de désolation, la guerre est représentée par cette métaphore agricole, cette « herse » monstrueuse qui a détruit et mêlé à la fois les hommes et les éléments naturels, les collines, les champs, les bois. Ce qui me semble important ici, c'est ce rapport à la fois analogique et conflictuel de la terre et de la guerre, que l'on va retrouver constamment dans l'œuvre.

**Jean-Louis Tissier :** Le début de *L'Acacia* est en fait le récit de cette recherche du lieu où le père est tombé. Il traverse ce qu'on appelait à l'époque la Zone Rouge, c'est-à-dire la zone des combats — disons acharnés —, une zone encore dangereuse la paix revenue. L'expérience de cet enfant dans ce chaos, qui est un chaos où se mêlent à la fois des éléments de bois, des souches, et surtout des éléments métalliques, est une expérience qui l'a certainement beaucoup marqué. Quand on sait que cet itinéraire — son père est mort du côté de Charleroi — traverse les lieux où lui-même va être engagé et où il va être fait prisonnier, on mesure la charge de cette expérience. Ces images de *L'Acacia* sont des lieux de mémoire, de sa mémoire familiale qu'il va retrouver pour lui-même en mai 1940. Autour de ces images, il y a une recherche sur la toponymie, une attention aux noms de lieux, qui balisent ces paysages, aux éléments matériels, aux constructions qui ont existé : les villages, les fermes. Ils ont été détruits, rasés, puis labourés.

2. Claude Simon, *L'Acacia*, Minuit, 1989, p.19.

**Jean-Yves Laurichesse :** Oui, c'est une sorte d'initiation négative. Une initiation à la géographie par la découverte d'un espace détruit. Ça apparaît quand même dès le début, cette présence de la destruction, de la mort, comme le rappelait tout à l'heure Pierre Michon.



© Coll. J.-Y. Laurichesse



© Revue Du, avec l'autorisation de Réa Simon

Une autre grande initiation géographique, ce sont — pour reprendre l'expression de Jean-Louis — les « deux côtés » de Claude Simon, les deux côtés de sa famille. Ce violent contraste entre les deux pays d'enfance. D'un côté le Roussillon, le côté maternel. En haut, vous avez une photographie du Mas des Aloès près de Perpignan, longuement décrit dans le *Tramway*, qui appartenait à la famille de Claude Simon et où il passait l'été. En dessous, le Jura paternel, le hameau des Planches près d'Arbois, décrit en particulier dans *Triptyque* et dans *L'Acacia*. Ce contraste va devenir un élément structurant de l'imaginaire géographique de Simon. C'est d'abord une expérience d'enfance qu'il raconte ici. Il la racontera à nouveau dans *Le Jardin des Plantes*, mais là c'est la première formulation, dans ce petit texte « Lieu » publié dans *L'Humanité* dans les années 70 :

« Vivant la majeure partie de l'année dans un pays méditerranéen, je quittais quelques semaines, l'été, cet univers un peu emphatique, éblouissant de lumière, desséché et poussiéreux, sa mer trop bleue, son ciel trop bleu, pour leur contraire : un monde à la fois simple et enchanté, verdoyant, aux forêts humides, aux mousses, aux senteurs de foin et d'herbe coupée, aux prés émaillés de fleurs, aux eaux vives. Peut-être, en dehors

d'autres facteurs affectifs, [...] n'avaient-ils (n'ont-ils encore) tant de prix pour moi que parce qu'ils m'apparaissaient comme la matérialisation soudaine, passagère, annuelle et éphémère d'entités qu'autrement je ne connaissais que par mes lectures, comme les forêts des contes de fées, ces glaciers ou ces déserts mentionnés dans les manuels de géographie aux chapitres de la Suisse ou de l'Afrique [...] <sup>3</sup>. »

**Jean-Louis Tissier :** Il reprend certains de ces éléments du début de la description qui est ici, que l'on retrouve dans *Le Jardin des Plantes*, et il précise :

« Les pentes abruptes, boisées, hantées par des animaux dont on m'effrayait, fabuleux dans mon imagination d'enfant (sangliers, lynx, renards), et dont quelquefois les chasseurs exhibaient avec fierté sur la place du village les dépouilles aux yeux fermés, aux poils collés par le sang. Nom de lieux : Fontaine aux oiseaux, Chemin des bêtes, Tour aux vipères. Rivière qui serpentait entre les prés, sous les branches basses, scintillant sur des lits de cailloux, encore glacée au sortir de la source à peine plus haut. Bruit continu des fontaines. Cascades. Pont de pierre. <sup>4</sup> »

Dans ces deux côtés simoniens, il y a deux milieux qui sont très opposés. Le milieu roussillonnais, méditerranéen, qui est un milieu poussiéreux, avec des teintes un peu atténuées, grisâtres, et un aspect « assoiffé », et ce milieu du Jura qui est un milieu presque paradisiaque. C'est un univers d'eaux courantes, dormantes, des sources, tout ce qui est très rare dans le Roussillon, sauf quand il y a des catastrophes brutales et dévastatrices.

Je suis rentré plus tardivement que d'autres dans l'œuvre de Simon, mais c'est une œuvre qui me parle beaucoup maintenant. J'ai le sentiment que peu à peu, dans son œuvre, les deux côtés qui s'esquissent au début sont peu à peu travaillés. À la fin, on a des oppositions qui sont des oppositions de paysages, des oppositions de milieux, et aussi des oppositions — et je m'en réfère à mon maître,

3. Claude Simon, « Lieu », *Lire le pays, op. cit.*, p. 369.

4. Claude Simon, *Le Jardin des Plantes*, Minuit, 1997, p. 73.

Vidal de La Blache — ce qu'il appelait des « genres de vie ». Du côté du Roussillon, c'est la grande propriété foncière, un peu absentéiste, ce sont des rentiers du sol, des rentiers du vin. Alors que de l'autre côté, du côté du Jura — c'est ce que Pierre disait tout à l'heure — ce sont des versions jurassiennes des *Vies Minuscules*, notamment ses deux tantes. C'est un côté qui est fait de labeur, un côté où il n'y a pas de domesticité, alors que cette domesticité et ces ouvriers agricoles sont très présents dans le Roussillon. C'est la grande propriété, le latifundia du côté du Roussillon, et c'est le minifundia du côté du Jura. Cette opposition a été travaillée, enrichie par C. Simon, et je crois qu'il est arrivé à des compositions et des oppositions sociales, qui sont très fortes car très construites.

**Jean-Yves Laurichesse :** Ce que montre bien aussi ce texte, c'est qu'on a d'un côté ce que j'appellerais l'univers de l'excès. C'est-à-dire que le versant méditerranéen, qui est très présent chez Simon, au bout du compte plus présent que le versant jurassien, est celui, je crois, qui a vraiment forgé sa sensibilité. C'est un univers de la violence, de la violence climatique. Vous avez parlé du vent tel qu'il est représenté en particulier dans le livre qui porte ce titre, de l'inondation, du soleil. C'est un excès fascinant, il y a une fascination profonde de Simon pour ce pays, mais c'est une relation ambivalente. Du côté du Jura, on est dans un univers de l'enchantement, c'est une sorte de conte. Les compléments que vous avez apportés, dans *Le Jardin des Plantes*, vont tout à fait dans ce sens, c'est un univers presque de légendes. On retrouve parfois cela chez Claude Simon, ponctuellement, et même pendant la guerre, des moments de suspens du tragique qui sont des moments de pur enchantement, et effectivement, ces souvenirs de l'enfance jurassienne, des vacances dans le Jura, en font partie.

Nous remontons un peu vers la généalogie, parce que c'est quelque chose qui nous a paru très important. Il y a une généalogie de la géographie chez Claude Simon. Donc, en amont de l'enfance, il y a cette longue mémoire familiale. On a déjà parlé des deux côtés familiaux, mais la mémoire du côté maternel remonte loin, au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'une des grandes figures de cette mémoire, c'est Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel, le général de la Révolution et de

## CLAUDE SIMON GÉOGRAPHE ET SES LIEUX DE MÉMOIRE

l'Empire, qui sous les initiales de L.S.M. est le personnage central des *Géorgiques*. Personnage géographique autant qu'historique, par le fait que son action s'est développée, s'est étendue sur l'Europe entière, et même au-delà. Voici un petit passage des *Géorgiques* :

« [...] cette Europe qu'il avait défiée, parcourue et reparcourue en tout sens dans un va-et-vient sans cesse recommencé qui le ramenait sans cesse aux mêmes lieux, aux mêmes rivages, aux mêmes places fortes, aux mêmes fleuves, sous les mêmes remparts, de l'Artois aux Alpes, des Alpes à la Corse, puis de la Corse aux Flandres, puis des Flandres au Rhin, puis du Rhin au Vésuve, puis de là aux ruines de Carthage, puis de nouveau au Rhin, puis au Pô, puis du Pô à la Baltique, puis de la Baltique à l'Èbre [...] <sup>5</sup>. »



© Coll. Gracy

Cette dimension géographique de l'épopée révolutionnaire et napoléonienne, avec laquelle on sent bien que Claude Simon a une sorte d'empathie en même temps qu'il en a aussi une vision critique, se traduit par cette idée — et là, on est plutôt du côté critique de ce retour du même — que ce sont les mêmes lieux par lesquels repassent finalement les mêmes guerres. Là, on peut évidemment penser à ce que dit Claude Simon dans *L'Herbe*, sur son expérience de 1940 :

« [...] la chose se passait, d'un commun accord entre les gouvernants, les stratèges et les données géographiques, dans des lieux de tous temps réservés à cet usage [...] : ces plaines, ces deux ou trois fleuves dont l'Europe avait pris l'habitude de se servir comme de champs clos, d'égouts naturels [...] <sup>6</sup>. »

**Jean-Louis Tissier :** Cette figure de Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel avait commencé sa carrière avant la Révolution, il avait complètement adhéré aux idées de la Révolution, et exercé des responsabilités importantes. Ce tableau souligne qu'il a été décoré par l'empereur. Même s'il meurt avant la fin de

5. Claude Simon, *Les Géorgiques*, Minuit, 1981, p. 243-244.

6. Claude Simon, *L'Herbe* [1958], Minuit, coll. « Double », 1994, p. 26.

l'Empire, on pourrait dire qu'il meurt avant que l'Empire soit défait. C'est l'image, peut-être, d'un général victorieux qui est, un peu, l'inverse de l'expérience de Claude Simon en 1940. Dans ces mêmes lieux, son ancêtre a mené la vie dure à certains envahisseurs. Il est aussi assez représentatif de cette société à la fois héritée de l'Ancien régime qui trouve dans le nouveau régime des opportunités, et qui en même temps, garde des valeurs ou références de l'Ancien régime qui sont celles du bien, du patrimoine. Tout en traversant l'Europe de part en part — Claude Simon le signale — il a retrouvé dans les archives familiales la correspondance de ce général qui, au loin, fait la guerre et qui, de là-bas, gère ses terres par correspondance. Ce contre-point rural, virgilien et pragmatique, fait la richesse de ces *Géorgiques* simoniennes.



© D.R.

**Jean-Yves Laurichesse :** Tout à fait. Alors, juste un petit mot sur le document qui m'a été transmis par Jean-Louis Tissier, qui est très parlant. Ce sont des généraux en train de déchirer la carte de l'Europe. Il pourrait vraiment illustrer cette petite phrase des *Géorgiques* qui évoque le grand chamboulement géopolitique de l'action militaire, révolutionnaire et impériale, où Simon parle de ces armées qui vont « substituer à la vieille mosaïque de royaumes, d'électorats et d'évêchés, une nouvelle géographie<sup>7</sup> ». Je crois que ce qui le fascine aussi dans l'aventure de L.S.M., c'est cette capacité à refonder la réalité géographique.

La diapo suivante évoque ce que Jean-Louis Tissier vient d'amorcer, et qui est l'originalité de ce personnage. Son originalité géographique, c'est justement que son action se développe à deux niveaux. Au niveau, pourrait-on dire, macro-géographique, c'est l'Europe, c'est cette Europe parcourue par les armées.

7. Claude Simon, *Les Géorgiques*, op. cit., p. 371.

Et puis au niveau micro-géographique, c'est son domaine du Tarn, son petit château de Saint-Michel-de-Vax avec son domaine agricole dont il dirige à distance les travaux en envoyant des lettres à sa gouvernante Batti :

« [...] ce dialogue poursuivi pendant des années à travers des centaines de lettres qui convergeaient d'un peu partout en Europe vers le même point [...], les missives cachetées de cire qu'elle ouvrait, déchiffrait ou plutôt décryptait, essayant de voir dans ce qu'il appelait la division bleue, la division verte, la division rose, ces peupliers, ces acacias, ces champs, ces vignes expédiées en quelque sorte par la poste sur des rectangles de papier couverts de petits signes à partir desquels [...] se matérialisaient à nouveau la terre exigeante, les coteaux, les vallons tour à tour verdoyants, roussâtres, desséchés ou boueux sous les ciels changeants, la lente dérive des nuages, la rosée, les orages, les gelées, dans l'immuable alternance des immuables saisons<sup>8</sup>. »



© J.-Y. Laurichesse



© D.R.

**Jean-Louis Tissier :** Avec la gestion de ce domaine, on passe de la très grande échelle de l'Europe à l'échelle du cadastre. Il y a des précisions dans le texte des *Géorgiques* qui sont des précisions de l'ordre de la toponymie, mais de la toponymie du cadastre, c'est-à-dire très fines. Dans ces lettres aussi, il y a la généalogie de ses chevaux puisqu'il donne des prescriptions très précises de croisements entre certains étalons et certaines juments. On voit aussi l'intérêt que Simon a pour les équidés, comme son ancêtre était très attentif à ce qu'était un capital de travail dans les exploitations de cette taille, c'est-à-dire le train, l'ensemble des chevaux que l'on peut mobiliser pour le travail.

8. *Ibid.*, p. 461-462.

**Jean-Yves Laurichesse :** Ce qui est intéressant aussi, c'est que ces deux plans ne sont pas du tout exclusifs l'un de l'autre. Au contraire, des analogies constantes sont tissées entre eux. Au fond, ce que nous dit constamment Claude Simon, c'est que la guerre et l'agriculture sont deux grands modes de confrontation de l'homme à la forme de la terre, aux variations météorologiques, au cycle des saisons. Quelque part, ce général paysan qu'est L.S.M. incarne très puissamment cette analogie. Il me semble que ce que nous dit aussi ce texte — sur un tout autre plan qui est celui de l'écriture, puisqu'il s'agit de lettres — c'est la difficulté d'écrire le paysage. Finalement, cette idée que Batti doit à partir des mots reconstituer mentalement les différentes divisions du domaine, c'est aussi pour Claude Simon une manière de mettre en abyme, de représenter dans le texte même son travail d'écrivain qui consiste aussi à restituer par le langage des paysages. Je crois que la beauté même de la phrase prouve que si l'entreprise est difficile, elle est chez lui réussie.

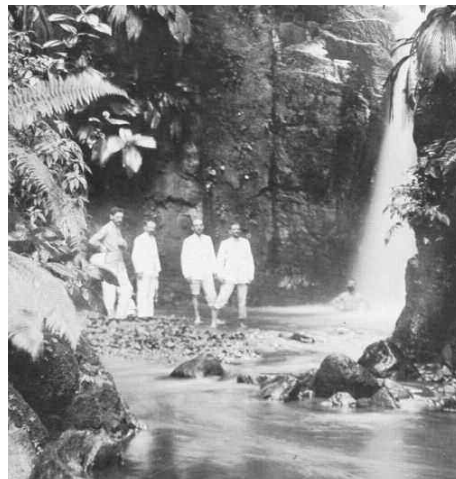
Généalogie toujours, mais plus proche, c'est la figure du père que nous voudrions ici aborder. Non pas en tant que figure de la guerre, du deuil — ce qui évidemment est fondamental — mais en tant que figure géographique, figure de géographe. C'est donc le lieutenant, puis capitaine Antoine Simon, officier dans l'infanterie coloniale, qui avant d'être tué en 1914 va incarner l'empire colonial français, à la fois dans son exotisme et dans sa dimension d'oppression, qui n'est pas masquée par Claude Simon.

On se souvient des innombrables cartes postales envoyées par le lieutenant à sa fiancée à Perpignan depuis ses différents lieux d'affectations, qui sont le matériau d'*Histoire*. Je cite au passage une petite phrase à propos de ces cartes postales décrites comme « des fragments, écailles arrachées à la surface de la vaste terre : lucarnes rectangulaires où s'encadraient tour à tour des tempêtes figées, de luxuriantes végétations, des déserts<sup>9</sup> ». Nous avons choisi deux photo-

9. Claude Simon, *Histoire*, Minuit, 1967, p. 19.

graphies, publiées et commentées par Simon lui-même, ce qui leur donne une valeur particulière, une valeur à la fois d'attestation géographique — il a bien été là — et de très puissante rêverie. La première photographie est décrite ainsi par Simon :

« Une grande variété de feuilles étincelantes [...] forme un cadre luxuriant à cette scène où dans un bassin naturel, au pied d'une paroi rocheuse dont le sommet se découpe en escalier, se tient sous une cascade un homme à la barbe carrée, les mains posées sur les hanches, immergé jusqu'au ventre. [...] L'homme sous la cascade est mon père. Je ne sais par qui cette photographie soigneusement composée a pu être prise (elle est datée Madagascar, 1907), sans doute à l'aide de l'un de ces volumineux appareils montés sur pied [...] ; deux des fougères géantes, à gauche, un peu floues, se sont légèrement balancées pendant le temps de la pose, ce qui donne l'impression, au contraire des instantanés, de voir s'écouler le temps et palpiter la végétation, entendre le fracas de la cascade qui tombe, floue elle aussi, elle aussi en mouvement [...] <sup>10</sup>. »



© *Album d'un amateur*,  
avec l'autorisation  
de Réa Simon

Il me semble que ce qui apparaît à travers cette végétation tropicale, c'est cette dimension longuement développée dans *L'Acacia* du point de vue de la mère qui découvre Madagascar, cette dimension édenique de l'île tropicale, qui est aussi l'île natale de Claude Simon, telle que la mère l'a découverte. On a le sentiment que le père émane — c'est une figure assez mystérieuse, un peu perdue dans le flou de la vapeur, des gouttes de la cascade, comme une sorte de divinité — de cette forêt tropicale. C'est évidemment une magnifique apparition qui fascine manifestement Claude Simon.

**Jean-Louis Tissier :** Dans *L'Acacia*, il y a un passage que j'apprécie particulièrement, c'est la remontée, depuis Madagascar, des parents, au mois de juin ou

10. Claude Simon, *Album d'un amateur*, Rommerskirchen, 1988, p. 31.

de juillet 14 quand allait se déclencher la guerre. C'est une sorte de travelling sur un bateau, et en fait, ce qui est décrit ce n'est pas tant — disons les paysages que l'on voit — c'est le changement de milieu. Le changement de milieu : on remonte en latitude les zones climatiques depuis la zone tropicale humide, de l'Océan indien puis la Mer rouge, et puis c'est le grand désert, le canal de Suez, et peu à peu il entre dans la Méditerranée, il passe de la Méditerranée chaude du sud-est, vers une Méditerranée tempérée du nord-ouest. Le bateau touche enfin terre à Marseille. Là, il y a une forme de sensibilité reconstituée à ce que pouvait être ce retour, à travers non pas des anecdotes du bord comme on en a quelques fois, des jeux, des repas etc. C'est le passage, selon la grande diagonale qui mène des tropiques au tempéré méditerranéen. C'est pour moi une réussite qui excède la seule géographie positiviste.

**Jean-Yves Laurichesse :** Oui, et je crois que ce qu'il faut souligner, c'est qu'on est là vraiment dans une dimension romanesque. Parce que c'est quelque chose que Claude Simon reconstitue par l'imagination, avec une imagination très puissante, puisque ça va jusqu'à la fin, lorsque le bateau arrive à Marseille. On voit se rétrécir la petite bande de mer qui subsiste entre le bateau et le quai, avec ce sentiment du tragique parce que la mort est évidemment très proche pour le père. Je pense qu'il y a chez Claude Simon cette puissance de mettre en mouvement la géographie, d'animer. Elle se lit aussi dans cette image, dans son attention au léger flou des fougères qui pendant le temps de pose ont bougé, et qui lui permettent de réintroduire dans la photographie et ce qu'elle a de figé, la vie, le temps, qui est évidemment pour lui indissociable de l'espace. Pierre Schoentjes expliquait ce matin que la nature était aussi temporelle, mais on a souvent tendance à la représenter comme immobile. Pour Claude Simon, le temps y est manifestement présent, y compris dans une photographie.

À présent, c'est un autre versant qui géographiquement est très intéressant, et Jean-Louis va nous en parler plus précisément. C'est une autre photographie bien connue aussi, mais très différente par le paysage, par la représentation qui est donnée du père, et que Simon décrit ainsi :

## CLAUDE SIMON GÉOGRAPHE ET SES LIEUX DE MÉMOIRE

« [...] puis des buissons d'épineux, d'herbes sèches, roussies, une butte de terre où sous un parasol déployé se tient le même homme à la barbe carrée vêtu d'un simple gilet de corps et d'un pantalon de treillis serré aux chevilles, coiffé d'un casque en forme de cloche à melon, le visage brûlé par le soleil, debout à côté de deux de ces trépieds qui servent de supports aux instruments de visées topographiques et autour desquels s'affaire un nègre aux jambes de sauterelle sortant d'un sarrau en guenilles [...] <sup>11</sup>. »



© *Album d'un amateur*,  
avec l'autorisation  
de Réa Simon

Cette photographie du père topographe plus que militaire, mais militaire en même temps, car il a quand même le casque colonial, c'est quelque chose qui vous intéresse particulièrement je crois...

**Jean-Louis Tissier :** Oui, on pourrait dire que c'est un peu le b.a.-ba de la géographie coloniale. On maîtrisait plus ou moins brutalement les indigènes, et la deuxième phase, c'était de lever les cartes. Ces officiers, comme le père de Claude Simon avaient des missions, qui étaient des tâches, disons pacifiques, même s'il y a aussi dans le fait de cartographier, selon nos propres critères, sans tenir compte ou à peine des savoirs indigènes, de la toponymie indigène, une certaine violence. Claude Simon avait gardé dans ses archives personnelles une lettre du général qui le commandait, le gouverneur de Madagascar, qui était le général Galliéni. Dans cette lettre, le général Galliéni tresse des éloges — décorer on pourrait dire — au père de C. Simon pour la qualité de ses travaux, de ses relevés géodésiques qui vont permettre de faire des cartes topographiques de la colonie. Cette image est aussi assez particulière. Elle est renouvelée dans *Le Jardin des Plantes* où l'on retrouve cette attention de C. Simon au travail du terrain pour cartographe :

11. Claude Simon, *L'Acacia*, *op. cit.*, p. 80.

« [...] une demi-douzaine d'hommes courbés sous le poids d'instruments de visée et d'arpentage, venus là non pour réaliser quelque exploit sportif ou médiatique mais envoyés par un quelconque institut d'État, géologique ou géographique — ou politique : peut-être chargés de délimiter quelque absurde ou hypothétique frontière dans ce chaos, vêtus, coiffés, chaussés et gantés de peaux de bêtes, haletant dans l'air raréfié sous leurs charges, les yeux protégés par d'épaisses lunettes, creusant leur chemin au piolet, marche après marche, dans les neiges étincelantes [...] <sup>12</sup> ».

En fait, ce qu'on appelle la géodésie, c'est prendre précisément la mesure de la terre. Ceci rappelle l'ouverture de *Un balcon en forêt* de J. Gracq. Son personnage l'aspirant Grange prend connaissance de l'Ardenne au-dessus de la Meuse, voit les méandres, la Meuse enfoncée dans ce plateau qu'il appelle le toit, et il dit : « Une beauté presque géodésique ». Là, on a une sorte de rapprochement, d'intérêt, de curiosité technique qui aboutissent aussi par certains aspects à un jugement esthétique.

**Jean-Yves Laurichesse :** C'est effectivement un type de beauté tout à fait différent de celui de la photo précédente, qui était plutôt du côté d'une sorte d'imaginaire exotique et presque mythique.



© *Album d'un amateur*, avec l'autorisation de Réa Simon

Nous entrons à présent dans ce qui est peut-être le cœur de l'œuvre de Claude Simon, c'est-à-dire l'expérience personnelle de la guerre. Sa propre guerre sur laquelle il n'a cessé de revenir. Là encore, on s'aperçoit que l'histoire et la géographie sont indissociables. Ici, nous avons choisi une photographie d'*Album d'un amateur*, qui est particulièrement frappante dans la mesure où elle se donne à nous comme un beau paysage naturel, un peu embrumé, et le commentaire de Claude Simon va complètement retourner cette photo :

12. Claude Simon, *Le Jardin des Plantes*, op. cit., p. 66.

« Croira-t-on que ce paisible paysage de l'Ardenne belge, non loin de la ville où vécut Rimbaud, soit pour moi synonyme de mort, de peur ? Peu à peu, à la fin des journées, les bruits des explosions et des tirs s'éspacèrent, repris parfois d'une ultime frénésie, puis s'égrenant, se taisant, laissant place au silence, à l'angoisse. Une brume légère et bleutée s'élevait du sol, des prés humides, estompait les bois. Pendant un temps on pouvait de nouveau entendre les chants des oiseaux qui, peu à peu aussi, se taisaient. Il faut imaginer la forme gris-fer et massive d'un blindé s'avançant lentement — ou plutôt rampant — comme une sorte de bête, de crustacé venimeux, apparaissant et disparaissant entre les plumets des arbres régulièrement espacés le long de la route, ou une mitrailleuse se mettant soudain à tirer de la lisière du petit bois<sup>13</sup>. »

Simon est dans ce passage, comme dans bien d'autres, fasciné par ces contrastes entre le paysage et la guerre. On sait qu'il s'insurge dans *Le Jardin des Plantes* contre les représentations conventionnelles des champs de bataille, toujours noirs, boueux, alors qu'au contraire, il ne cesse de rappeler que, par exemple, l'épisode de la mort de Reixach dans *La Route des Flandres* se déroule dans une campagne riante, sous un ciel bleu, au milieu de prés verdoyants et de pommiers en fleurs. La nature ne se soucie pas de la tragédie humaine, elle manifeste à son égard ce que Simon appelle dans *L'Acacia* une « somptueuse indifférence<sup>14</sup> ». Elle n'est pas une consolation comme chez les romantiques. Parfois même, on pourrait penser qu'elle est malveillante à l'égard des hommes, mais sans doute est-ce une autre forme de projection. Je pense à ce passage de *L'Acacia* où Claude Simon parle des bois et des prés comme sortant de la nuit « dangereux, perfides, énigmatiques », et où la campagne semble « engloutir » les cavaliers comme « des fleurs carnivores »<sup>15</sup>. Ces projections momentanées d'une intention hostile dans la nature sont très ponctuelles, et fondamentalement, la nature a plutôt chez Simon cette « somptueuse indifférence » qui est en

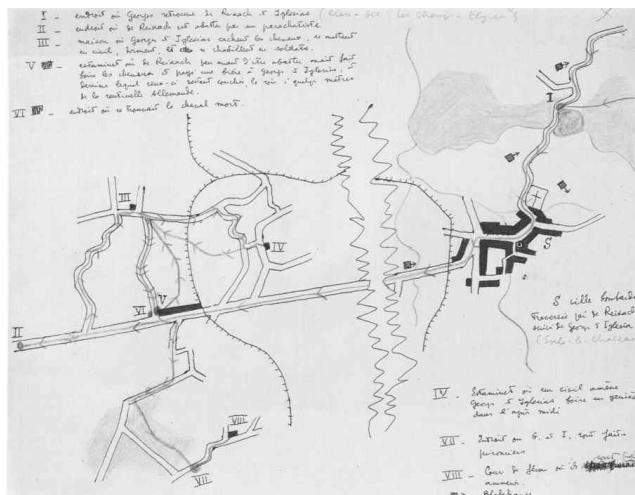
13. Claude Simon, *Album d'un amateur*, op. cit., p. 26.

14. Claude Simon, *L'Acacia*, op. cit., p. 1031.

15. *Ibid.*, p. 42-43.

même temps une forme de permanence, peut-être au bout du compte un peu rassurante par rapport aux convulsions de l'Histoire. Je rappelle l'épigramme célèbre de *L'Invitation* attribuée à Bismarck : « Le seul facteur permanent de l'Histoire, c'est la géographie ».

**Jean-Louis Tissier :** Oui, il y a cette visite des lieux où lui-même a été fait prisonnier, cette campagne riante — et d'ailleurs il revient au-dessus dans *Le Jardin des Plantes*, quand il la survole en avion. Il cherche alors à se repérer, mais ce n'est pas aisé, il trouve que les avions volent maintenant trop haut et trop vite pour retrouver cette région à l'ouest de la vallée de la Meuse, au niveau de la frontière française où il a été confronté à la guerre très concrètement, et où il a été fait prisonnier. On peut encore faire une référence, à ce que Julien Gracq appelle le paysage-histoire. Gracq estime que les paysages sont beaux, mais quand ils ont été validés, un événement historique majeur, ils ont une autre profondeur. En fait, il parle évidemment de l'Ardenne pour lui, il parle de la Flandre aussi, et on est dans ce registre-là. C'est-à-dire que derrière ces bovins qui sont paisibles, il y a des lieux chargés de mémoire, chargés d'expérience, de beaucoup de morts.



© Revue *Du*, avec l'autorisation de Réa Simon

**Jean-Yves Laurichesse :** Nous arrivons au cœur du cœur de l'univers simonien, c'est-à-dire à la route des Flandres au sens strict du terme. Ici, d'une part, la carte du secteur où a lieu l'embuscade qui coûte la vie à Reixach, ou au colonel Rey dans la réalité. Carte probablement tracée par Claude Simon pendant la rédaction du roman pour se repérer, avec en légende les indications sur les principaux événements. Nous avons mis en marge quelques lignes pour rappel de cet épisode tant de fois raconté :

« [...] les quatre cavaliers avançant toujours parmi les pâturages cloisonnés de haies les vergers les archipels de maisons rouges tantôt isolées tantôt se rapprochant s'agglutinant au bord de la route jusqu'à former une rue puis s'épaçant de nouveau les bois épars sur la campagne taches semblables à des nuages verts déchiquetés hérissés de sombres cornes triangulaires [...] <sup>16</sup>. »

Ce qui me paraît intéressant ici, avant de laisser la parole à Jean-Louis Tissier pour qu'il puisse commenter la carte, c'est justement cette différence entre le point de vue subjectif et mobile — on a déjà parlé de cette importance des « paysages en mouvement » chez Claude Simon — des cavaliers sur le terrain, avec autour d'eux le paysage qui se transforme, et puis la vision à la fois dominante, fixe, mais schématique de la carte. D'un côté donc, le vécu, les perceptions, de l'autre côté, une tentative de reconstitution topographique, mais est-elle objective ?

**Jean-Louis Tissier :** Tous les lecteurs de *La Route des Flandres* aimeraient peut-être avoir dans une prochaine édition un croquis de ce type. Je crois que dans celle de La Pléiade il y a ce document en couleur. Il nous ouvre la dimension spatiale de la fabrique de l'œuvre — c'est le terme maintenant qu'on utilise souvent, trop sans doute — on est dans la fabrique de *La Route des Flandres*. D'abord relevons que ce titre fait référence à une très vieille appellation. C'était la route qui menait de la vallée de la Meuse à la Flandre, et c'était en quelque sorte un trajet qui était reconnu d'importance depuis longtemps. Sur cette carte de C. Simon, le géographe dirait que c'est un très bon croquis, mais s'il était pointilleux, un peu mesquin, il dirait que la toponymie est absente. En fait C. Simon a rajouté la toponymie, le bourg de Solre-le-Château est reporté au crayon, c'est en quelque sorte une correction, mais tout le reste de la carte est sans référence. Les noms des rivières, ceux des bourgs, des hameaux, celui de l'estaminet etc. Cette carte est intéressante et riche de réflexions. Il y a d'abord, au milieu, — on pourrait dire que c'est une faille, une fracture... C'est

16. Claude Simon, *La Route des Flandres* [1960], Minuit, « Double », p. 282-283.

en fait parce que le format de l'époque, n'était pas le format A4, il était un peu réduit, et l'itinéraire que C. Simon fait suivre à la colonne ne tenait pas sur la carte, donc il y a une sorte de no man's land qui est hors carte. Ceci qui lui permet de rapprocher les lieux du début du récit, à l'est, des lieux de la catastrophe à l'ouest. On peut remarquer les deux séquences : une retraite qui est d'abord linéaire, et puis à l'Ouest de la déchirure, on a une série de diverticules dans l'itinéraire, c'est après l'attaque. C'est l'effet chaotique de l'événement.

On retrouve aussi ce souci de précision quand on connaît les plans de construction de *La Route des Flandres*, avec les couleurs, une sorte de story-board. Ici, on retrouve aussi les couleurs des crayons de Claude Simon, le bleu, le rouge, le vert. Dans *Le Jardin des Plantes*, C. Simon revient sur ces événements et il revient d'abord sur la toponymie, les lieux, les noms des étangs où il a fait boire ses chevaux, l'endroit de l'estaminet. Dans son travail mémoriel, il est allé jusqu'à consulter le journal de marche de son unité au service historique de l'armée à Vincennes. Et dans ce document peu à peu apparaissent à la fois les descriptions militaires un peu élémentaires. Dans le journal de marche, on retrouve aussi des interrogations. C'est un journal de marche qui montre qu'à partir du moment de l'attaque, ils ne savaient plus où ils étaient. Il y a des noms, peut-être des incertitudes, des suppositions. C'est une sorte de non-journal de marche pour un militaire ordinaire mais exigeant. Cela se traduit dans la carte par le graphisme de l'ouest, un peu labyrinthique, ainsi les officiers chargés de tenir ce journal de marche n'avaient plus prise sur les événements. C'est cela la débacle...

**Jean-Yves Laurichesse :** Ce que je trouve intéressant, c'est qu'on a finalement cette tension entre le récit lui-même qui est embrouillé, qui est cette sorte d'écheveau où les fils se croisent et se recroisent constamment, et puis cette tentative, effectivement, de mettre les choses à plat dans le travail de l'écriture. On va passer à notre presque dernier chapitre, qui est le voyage, dont on a déjà parlé parce que c'est aussi un des points de convergence avec le travail de Maylis de Kerangal. Ici, c'est l'autre grande expérience géographique, avec une référence

au voyage de 1937 accompli avec un camarade : voyage de formation à travers l'Europe et jusqu'en URSS avec un retour par la Turquie et la Grèce. Le portrait de Claude Simon est une photo d'identité prise dans le ghetto de Varsovie — l'épisode est raconté dans *L'Acacia*. Un petit extrait montre aussi chez Simon ce goût pour la découverte des paysages nouveaux, ici les grandes plaines de Pologne :

« En Pologne, elles étaient toutes construites en bois, surgissant soudain, apparemment sans raison [...] dans la plaine sans fin [...], solitaires à côté d'un bouquet de bouleaux dont les feuilles remuaient sans arrêt, comme d'elles-mêmes, sans raison non plus puisque la fumée de la locomotive s'élevait toute droite, et seulement quelques enfants blonds, pieds nus, les petites filles avec des nattes, et des carrioles basses attelées de trois chevaux de front qui partaient en trottant dans diverses directions, soulevant d'immenses panaches de poussière sur l'étendue plate où si loin qu'on pouvait voir on n'apercevait aucune maison, et rien d'autre [...] <sup>17</sup>. »

Je crois qu'il y a chez Claude Simon ce grand art des « choses vues », de capter des instants tels que le voyage en train les offre — Cécile Ypaudjian en a parlé ce matin — de les saisir au vol. On pense ici évidemment au Claude Simon photographe, par exemple à ces photographies d'enfants gitans, cette photographie de charrette sur une route d'Espagne. En même temps, ce sens des horizons, cette idée de la grande étendue.

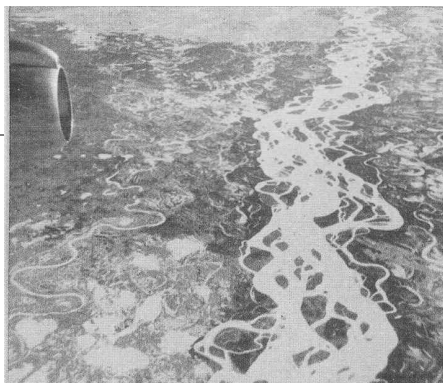
**Jean-Louis Tissier :** Oui, on peut parler de ce voyageur qui commence à parcourir l'Europe — non pas comme Lacombe-Saint-Michel — mais en 1937, à un moment où il a l'opportunité d'aller en Union soviétique. Opportunité parce qu'au moment où il y va, la fin de l'été, les visas pour les voyageurs étrangers vont être suspendus car le régime se ferme avec le début des grands procès. À ce moment, C. Simon inaugure une approche mobile du monde,



© Revue *Dix*, avec l'autorisation de Réa Simon

17. Claude Simon, *L'Acacia*, *op. cit.*, p. 172.

itinérante, curieuse du monde. Évidemment, la guerre arrête cette période, et il la reprend dans les années 70, du fait aussi sans doute de sa reconnaissance de plus en plus internationale. Il est invité, et on a toute une série de textes comportant des vues d'avions. Il est un peu plus jeune que Saint-Exupéry, il est de la même génération que Gracq mais ces générations ont fait cette expérience, cette découverte là, la terre vue du ciel. Je reviens à Gracq qui, quand il vole vers les États-Unis, dit qu'il ne pouvait pas se décoller du hublot. En fait, il révisait sa géographie qu'il connaissait à travers le hublot. Claude Simon est aussi quelqu'un qui ne regarde pas le film bête — comme dit Gracq — que l'on projette dans la cabine, mais qui regarde par le hublot. De jour comme de nuit, parce qu'il y a aussi des images de nuit chez Claude Simon qui sont encore plus parlantes que d'autres.



© Revue *Dix*,  
avec l'autorisation  
de Réa Simon

**Jean-Yves Laurichesse :** Voilà donc le regard par le hublot et aussi l'œil du photographe, puisque c'est aussi une photographie de Claude Simon. Effectivement, ce visage nouveau de la terre est révélé par la vision aérienne, ce visage que l'homme n'avait jamais vu ainsi auparavant. C'est un passage du *Jardin des Plantes*, mais il y a aussi beaucoup de ces visions aériennes dans *Les Corps conducteurs* :

« L'aube qui se lève sur la Sibérie colore de rose les pentes d'un moutonnement de collines basses qui se succèdent à perte de vue en une vague étendue bleuâtre. Pendant des heures, elles glissent lentement au-dessous de l'avion, monotones, pareilles et désertes, sans trace de vie humaine (route, chemin de fer, ville ou hameau) [...]. L'ensemble fait penser au cuir épais de quelque monstre, de quelque vieux pachyderme, gris, couturé de cicatrices et de rides, semé de poils rares. Parfois, se dirigeant vers le nord, serpentent les méandres convulsifs de quelque fleuve géant déjà pris par les glaces et dont la blancheur contraste avec la poudrée de la première neige automnale qui recouvre les collines<sup>18</sup>. »

18. Claude Simon, *Le Jardin des Plantes*, *op. cit.*, p. 90-91.

Il y a cette fascination de Simon pour ce spectacle inédit, à la fois fastueux, vaguement inquiétant aussi, dans lequel l'élément humain s'efface, à la fois parce que les régions survolées sont souvent quasi désertes, mais aussi parce que l'altitude empêche de détecter une quelconque présence humaine. Il me semble que c'est vraiment le triomphe de la géographie sur l'Histoire. Il y a un effacement de l'Histoire, puisque là, c'est la morphologie de la terre qui se donne à contempler, mais en même temps, aussitôt cette vision géographique assurée, on bascule dans autre chose qui est en fait le débordement de l'imaginaire. C'est-à-dire que face à ce spectacle inédit, totalement surprenant et sidérant, il faut, pour le dire, passer par des métaphores, passer par des éléments presque mythiques, comme ici cette sorte de monstre, de pachyderme à quoi ressemble le paysage survolé.

**Jean-Louis Tissier :** Oui, les textes de Claude Simon, ces vues d'avion, ce n'est pas du tout du Yann Arthus-Bertrand et son pittoresque coloré. C'est au contraire quelque chose qui dénote une satisfaction à voir ces gros objets géographiques, ceux qui balafrent en quelque sorte la face de la terre à très grande échelle, les grands fleuves sibériens, la cordillère des Andes etc. Ensuite, il va essayer de chercher, de comprendre, c'est aussi un regard un peu de peintre. Au sens strict, c'est de la géo-graphie. On pourrait dire que Simon construit sa géographie, il n'est pas comme Gracq géographe labellisé dès le début, il construit sa géographie en considérant la terre elle-même comme écrite. Écrite par les eaux, écrite par les hommes ; le cadastre etc. Il y a une sorte de rapport textuel à la terre, paysages, lieux, figures, il y a quelque chose dans cette écriture de la terre qui le contente. Pour moi, là, on est au cœur de la géographie la plus authentique. C'est-à-dire que la géographie, quand elle naît en Grèce, c'est l'étude de l'écoumène, la manière dont les hommes habite le monde. Peu à peu, quand on se construit une culture, une curiosité en dehors des savoirs savants, il y a cette attention qui dénote en quelque sorte un penchant géographique, peut-être une addiction géographique, mais on pourrait lui laisser la parole :

« Aux yeux du voyageur dont l'avion approche du Japon en venant d'Anchorage, ses premières îles apparaissent comme des coquilles d'huîtres, brunes, posées sur le scintillement de l'océan. Au contraire de celles que l'on consomme en Europe, aux formes molles de calcaire agglutiné, celles que l'on vous sert au Japon ont, de même que ses îles, la forme de cônes évasés, plissés en éventail, aux arêtes vives et encastrés les uns dans les autres. Ouvertes, les bords aigus des valves dessinent comme une dentelle de pointes reliées entre elles par des membranes de nacre. De l'autre côté du Pacifique, la partie de la Cordillère des Andes que l'on survole entre Bogota et Lima présente ce même aspect de cônes plissés et arides encastrés en une chaîne de pyramides roses au pied desquelles vient mourir l'épais tapis de la forêt vierge.<sup>19</sup> »

**Jean-Yves Laurichesse :** Ça, c'est magnifique. Effectivement, je crois qu'il y a chez Simon — et c'est ce que suscite chez lui la vision des paysages — une sorte de « parti pris des choses », parti pris des paysages qui consiste à les décrire comme si on ne les avait jamais vus. On voit comment le paysage et la géographie suscitent et nourrissent l'écriture.

Voici notre dernière diapositive. Il faut bien en revenir finalement à ce dont nous n'avons cessé de parler depuis le début, c'est-à-dire à l'écriture. Le voyage, l'exploration, la géographie sont des métaphores privilégiées de l'écriture chez Claude Simon. C'est le thème évidemment de ce livre, qui est une sorte d'art poétique — bien que le terme ne lui aurait sans doute pas plu —, *Orion aveugle*, publié dans la collection « Les Sentiers de la création », dont le titre déjà est suggestif. Cette suggestion, Simon lui-même en nourrit le début de son texte. C'est la préface d'*Orion aveugle*, mais ce sont des propos qui sont repris à quelques variantes près dans le *Discours de Stockholm* :

« Je ne connais pour ma part d'autres sentiers de la création que ceux ouverts pas à pas, c'est-à-dire mot après mot, par le cheminement même de l'écriture. [...] Le mien, il tourne et retourne sur lui-même, comme peut le faire un voyageur

19. Claude Simon, *Le Jardin des Plantes*, op. cit., p. 305.

égaré dans une forêt, revenant sur ses pas, repartant, trompé (ou guidé ?) par la ressemblance de certains lieux pourtant différents, ou, au contraire, les différents aspects du même lieu [...]. Aussi ne peut-il avoir d'autre terme que l'épuisement du voyageur explorant ce paysage inépuisable<sup>20</sup>. »



Le tableau de Poussin *Orion aveugle* est effectivement pour Claude Simon une figure de l'écrivain avançant à tâtons, à l'aveugle, mais c'est aussi une figure de l'écrivain pris dans un paysage, dans une géographie. Je crois qu'il faut insister sur cette dimension aussi du rapport au concret. Lorsque Simon dit qu'Orion est « partie intégrante du magma de terre, de feuillage, d'eau et de ciel qui l'entoure<sup>21</sup> », cela signifie que l'écrivain chemine sur le chemin de l'écriture, mais se nourrit aussi de toutes ces visions intérieures de la terre. Si Orion est aveugle, il a vu avant d'être aveugle, et il a en lui cette mémoire de la terre. Le dessin de Claude Simon « Main écrivant » est aussi dans *Orion aveugle*, il est même à l'ouverture, et là, c'est le cheminement du stylo sur la page. Voilà, je crois que nous pouvons en rester à cette idée d'une géo-graphie : une écriture de la terre.

20. Claude Simon, *Orion aveugle*, Skira, 1970, avant-propos non paginé.

21. *Ibid.*, p. 127.

### Jean-Yves Laurichesse

Professeur de littérature française à l'Université Toulouse-Jean Jaurès et directeur du laboratoire « Patrimoine, Littérature, Histoire ».

Spécialiste du roman français des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles (en particulier des œuvres de Jean Giono, Claude Simon, Richard Millet), il a publié un essai intitulé *La Bataille des odeurs : l'espace olfactif des romans de Claude Simon* (1998) et dirigé plusieurs ouvrages collectifs sur l'œuvre du prix Nobel, dont récemment *Claude Simon géographe* (Classiques Garnier, 2013) et *Figure historique et personnage romanesque : le général L.S.M. dans « Les Géorgiques » de Claude Simon* (*Littératures*, n° 73, 2015).

Il a fondé et dirigé de 2005 à 2009 les *Cahiers Claude Simon* (revue annuelle de l'Association des lecteurs de Claude Simon) et dirige actuellement la série *Claude Simon* de « La Revue des Lettres modernes » (Classiques Garnier), avec un volume à paraître prochainement sur « Les premiers livres de Claude Simon (1945-1954) ».

Il est par ailleurs écrivain et a publié cinq romans aux éditions Le Temps qu'il fait (*Place Monge, Les Pas de l'ombre, L'Hiver en Arcadie, Les Brisées, La Loge de mer*).

### Jean-Louis Tissier

Géographe, professeur (émérite) université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, est membre de l'UMR Cnrs 8504 Géographie-cités, il a dirigé l'école doctorale de géographie de Paris (universités Paris 1,4 et 7) de 2006 à 2009.

Ses recherches portent sur l'histoire de la géographie, les approches sensibles et techniques du paysage, les rapports entre géographie et littérature (Gracq, Segalen, Michon...).

Il participe au séminaire « Géographie littéraire » dirigé par Michel Collot, université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle.

Il a contribué à la création de La Chambre des cartes de La Maison Julien Gracq à Saint-Florent le Viei (49) ouverte en octobre 2015.

Dernier ouvrage, *Deux siècles de géographie française, une anthologie*, avec Robic Marie-Claire, Pinchemel Philippe, le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 560 p., Paris, 2011. Derniers articles « Éviter l'ornière » in Julien Gracq Europe, mars 2013, « Les terres du couchant de Julien Gracq », *L'espace géographique* à paraître en 2016.

Il contribue en tant que géographe à un ouvrage de Vues aériennes sur La France à paraître aux Editions de La Martinière, 2016.